

Les journalistes au garde-à-vous ?

Nous avons publié un article, que je vous montrerai tout à l'heure, qui s'intitule **Comment la presse nous a assassinés**. Pour ceux qui contestent le discours dominant, il est très difficile de trouver un écho dans la presse...

Disons d'abord qu'il n'y a plus de presse d'opinion quotidienne. Ne reste que la presse associative et des revues spécialisées. Qui s'adressent aux gens déjà concernés et qui restent, quel que soit le contexte, à un niveau de diffusion étonnamment stable, avec des ventes/abonnés qui se situent entre 1000 et 1500, plafond que personne n'arrive à franchir. Dans un territoire exigu comme la Communauté Française, il y a probablement un trop grand nombre de revues d'où saturation du lectorat potentiel. On n'achète pas 3 ou 4 revues surtout qu'il y a aussi l'habitude d'acheter en plus de la presse française.

On n'a jamais eu autant la mode des forums, des débats, sur papier en tout cas, où on confronte apparemment des opinions. Mais on n'y donne la parole qu'à une partie très limitée des acteurs ! C'est un problème d'indépendance de la presse ?

*Je pense qu'il y a 2 types de facteurs. D'abord, il y a le problème de la ligne éditoriale qui est de plus en plus guidée par les lois du marché, de la concurrence. Ce poids du marché était bien moins fort il y a 15 ou 20 ans. Les responsables éditoriaux pensent que ce que les gens demandent c'est le plus simple, le moins pointu, le moins recherché, ce qui me semble un calcul contestable. Parce qu'il est impossible de savoir ce que « les gens demandent ». Les gens achètent ce qu'on leur offre en y réagissant plus ou moins positivement mais ce n'est même pas parce qu'ils réagissent positivement qu'ils sont vraiment satisfaits. Mais, en interne, il y a aussi le fait que la presse d'opinion est morte de son illisibilité. La presse d'opinion liée à des appareils avait aussi un problème d'indépendance, l'ouverture y était extrêmement limitée. Quant à l'expérience désastreuse du *Matin*, lancé sans base financière suffisante ni temps pour s'installer, il prenait certes la presse traditionnelle à contre-pied. Mais ce n'était pas toujours sur le contenu et il le faisait avec beaucoup de légèreté, maniant la critique apparente mais pas vraiment une critique de fond, avec en outre un projet qui n'était pas vraiment pensé. Cette expérience ratée a hypothéqué*

en bref

Pour mettre en perspective le pamphlet de Jean Flinker (cf. pp.33-36), il nous a semblé utile de rencontrer un journaliste chevronné. Entretien avec **Hughes Le Paige**, ancien journaliste radio et TV à la RTBF.

*pour de longues années tout espoir de relancer une presse d'opinion un peu critique. Le paradoxe aujourd'hui, c'est que le journal qui a la plus grande ouverture, où le spectre des gens interrogés est le plus large (des ultralibéraux à des gens de gauche), c'est **La Libre**. Je pense d'ailleurs qu'il y a une moins forte pression du marché sur **La Libre** que sur **Le Soir**.*

Le slogan de La Libre : « Le débat est ouvert » ne l'amène pas pour autant à des positions progressistes !

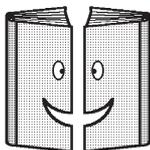
Bien sûr. Ce que je disais est vrai sur le plan sociétal, des idées éthiques, du débat intellectuel mais dès qu'on touche au social, il y a un blocage terrible. Il n'y a qu'à lire les éditoriaux de Michel Konen sur la constitution européenne, les grèves, les fins de carrière. Il y a un effort pour sortir de l'image catho conservatrice et même pour ouvrir un espace à des réflexions plus théoriques sur l'économique et le social mais, dès qu'il s'agit des enjeux proprement politiques du moment, c'est le blocage.

Pourquoi ? Seulement à cause du poids du marché, avec d'autant moins d'indépendance qu'il y a peu de groupes de presse ? Ou bien aussi par manque d'indépendance par rapport au politique ?

Les téléphones chauffent plutôt moins qu'avant. Dans la plupart des cas, il n'y a même pas besoin de pression du monde politique sur la ligne éditoriale. Ça arrive dans des cas particuliers, au moment d'une crise, à l'occasion d'une orientation très précise que l'un ou l'autre veut faire passer mais, le reste du temps, il y a surtout un conformisme ambiant qui fait que la corporation journalistique suit massivement le même mouvement avec de temps en temps des gens qui ruent dans les brancards. Mais c'est beaucoup plus difficile pour eux qu'il y a 10 ou 15 ans parce que leur statut est beaucoup plus précaire, la concurrence plus forte, que les journalistes sont soumis, comme l'ensemble des travailleurs, aux impératifs de productivité

Yves Martens,
animateur
du Collectif
<redac@asbl-
csce.be>





et de rentabilité. Même quand il ne s'agit pas de pression politique directe ou idéologique ambiante forte, la manière dont les journalistes doivent travailler aujourd'hui fait qu'inévitablement ils n'approfondiront pas un certain nombre de choses et que ce sera plus facile pour eux, qu'ils ne pourront « faire autrement » que de reprendre du déjà préparé, prémâché, par les institutions auxquelles ils s'adressent. Et puis, il y a une certaine paresse. Sur les fins de carrière, quand Gilbert **De Swert** a sorti son livre, toute la presse en a parlé. Puis, plus rien, ça retombe comme un soufflé. Il faut bien reconnaître qu'il y a peu de continuité sur l'aspect critique, les journalistes retombent vite dans le confortable. Il faut aussi nuancer selon le média : par exemple, des choses sont encore possibles en radio qui n'existent plus du tout en télé où la ligne éditoriale est complètement gagnée par la marchandisation.

A propos de TV justement, comme se fait-il que nous n'ayons pas de *Guignols de l'info* ?

Il y a toujours eu très peu de satire politique en Belgique, ce n'est pas dans notre culture. Il y a eu **Pan** dans son créneau très à droite... Il y a quelques dessinateurs pointus comme **Kroll** par exemple ou un billet radio de **Jespers** ou avant de **Moulin** à la Semaine infernale, mais ce sont des exceptions. Sans doute car nous sommes dans un pays de compromis : notre système politique fait que tout le monde se ménage. Dans notre culture de la coalition, où l'opposant d'aujourd'hui est le partenaire de demain, on évite en général les chocs frontaux. Il n'y a donc pas de presse habituée à manier la critique radicale ni la satire. Cela dit, aujourd'hui, il y a une autre question : qui maîtrise l'agenda politique, surtout en TV ? Les politiques ou les médias ? Il y a eu une époque où les politiques cadenassaient véritablement l'info politique nationale. Aujourd'hui les partis contrôlent encore une partie de l'instrument, notamment en ce qui concerne les nominations et les promotions. Il faut le bon appui au bon moment. Mais quant à ce qu'on met à l'antenne, le rapport de forces s'est inversé et ce sont très largement les médias qui décident de ce dont on va parler. Les médias sont passés d'un statut de contre-pouvoir à celui d'un

pouvoir... qui souffre d'un gros problème de légitimité : c'est le seul pouvoir irresponsable, qui n'a de comptes à rendre à personne sauf... au marché. Le marché pèse bien plus que le politique.

Vous parliez d'avoir la bonne carte de parti au bon moment. Que penser des allers-retours entre journalisme et politique ?

Ça a toujours existé. Il n'est pas malsain que des journalistes qui ont des opinions politiques les défendent et passent par la case élection. C'est autre chose de devenir attaché de presse ou de travailler dans un cabinet ! Mais le plus grave, c'est que, souvent, quand un journaliste revient d'un parcours politique, c'est avec une promotion ! Sans aucune raison : il devrait même être en retrait pendant un certain temps !

Revenons à l'article en question

(Après lecture de l'article) Je n'aime pas du tout le procédé. Avec des copier/coller de courtes citations, on peut faire pendre n'importe qui. Ce ne sont même pas des phrases entières ! Mais c'est vrai que ça rejoint sur pas mal de points ce dont nous avons discuté. La méthode me semble pourtant desservir le propos et être donc contreproductive.

Quel espoir pour demain ?

On ne pourra reconstruire un autre type d'information que si les choses avancent dans la société en général : sur le plan de la sécurité sociale, de l'enseignement, etc. Les médias sont un reflet, un miroir des grandes idées dominantes mais, en même temps, ils ont tendance à les renforcer. Donc, tant que ça ne bouge pas, que, dans la société, on reste dans le cadre actuel et ses idées dominantes, il est très difficile d'aller à contre-courant. Je pense en revanche que, par rapport à la folie actuelle dans la hiérarchisation de l'information qui va vers toujours plus de spectaculaire et de superficiel, il peut y avoir un retour de balancier et chez les journalistes et dans le public. Je pense qu'il y a un moment où on ne supportera plus cette surenchère jusqu'à la nausée...